

Jean-Michel
Audoual

Si la fortune
nous sépare



Jean-Michel Audoual

Si la fortune
nous sépare

© Jean-Michel Audoual, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4785-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.

Le laboureur et ses enfants

Fable IX, livre V 1668

Jean de La Fontaine

On n'est jamais à l'abri du bonheur.

Erwan fait rouler son crayon entre ses dents. La petite gomme qui se trouve au bout de son HB a presque disparu. La texture du bois brut lui rappelle son enfance, l'odeur de la colle glue, le crissement de la craie sur le tableau. Dans la corbeille, près de son bureau, gisent ses ébauches, ses ratés. Deux petites têtes rondes de papier mâché. Il sait qu'elles ne seront pas les seules, que d'autres les rejoindront, que l'incertitude est l'apanage de ceux qui essaient.

On naît jamais à l'abri du bonheur. C'est un bel incipit aussi. Plus poétique, même sans la négation. Erwan rature, recommence. La gomme ne fait plus son effet. Elle laisse sur la feuille une trace noirâtre. Un zeste de mascara après les pleurs et la tempête.

La bibliothèque flotte dans un silence opaque. Dans quinze minutes, madame Gantois fera tinter la clochette de la porte principale. Elle a ses habitudes, ses horaires, surtout depuis qu'elle est à la retraite. Elle assure bénévolement l'intendance d'Erwan quand il prend ses congés. Elle ne demande rien en retour, juste le fauteuil du bibliothécaire, le temps de son absence.

Dans une autre vie, elle était institutrice. Elle déteste cette expression *dans une autre vie*. On n'a qu'une vie après tout. La jeune femme qui l'a remplacée est professeure des écoles. Madame Gantois préfère institutrice et de loin. Elle a ses principes.

Erwan a voulu se débarrasser de ses feuilles volantes. Il s'est assis devant son clavier et a attendu l'inspiration. Il a ouvert la page *traitement de texte* et s'est figé devant sa blancheur électronique. Il s'est concentré plus longuement, mais rien ne lui est venu, alors il a repris ses pages blanches, ses feuilles A4.

Il écrit des nouvelles. Il trouve dans ce format, son rythme, son phrasé et dans sa forme abrupte, une idée de la quintessence. Il écrira des romans quand il aura fait de ses virgules un point d'ancrage, quand il aura atteint la bonne respiration. Un roman, c'est un paquebot sur un océan capricieux, un long voyage tumultueux. Il n'en a ni le courage, ni la force.

C'est le maire qui lui a parlé de cet emploi de bibliothécaire, une chance qu'il se soit trouvé au bon endroit, au bon moment. Erwan venait de finir son master de philosophie. Il s'appêtait à commencer une thèse mais il faut vivre et se nourrir. Nietzsche ne suffit pas. Alors, il a dit oui. Il aurait préféré un temps complet, un trente-cinq heures. À vrai dire, il n'a pas eu le choix. Le maire est un

ami de son père. On ne renie pas sa famille, surtout lorsqu'on a vingt-cinq ans et rien à se mettre sous la dent.

Madame Gantois a cinq minutes de retard, c'est assez rare pour le souligner. Erwan retrousse les manches de sa chemise, elle découvre la blancheur de son avant-bras et un discret tatouage. Trois cercles entrelacés, aussi fins que des créoles.

La clochette se balance par trois fois. Erwan aimerait se boucher les oreilles pour ne plus entendre le tintement aigu qui précède les visiteurs. La jeune retraitée dépose son sac sur le comptoir. Elle est furieuse, aussi bien à cause de son retard que des idées reçues de la coiffeuse. À moins que ce ne soit à cause de sa nouvelle coupe. Erwan pense qu'il y aurait de quoi.

Madame Gantois vient le mardi et le jeudi après-midi. Il n'a rien contre l'ancienne institutrice, mais il préfère gérer la bibliothèque tout seul. En toute quiétude.

Le premier étage est encore en travaux. Quand tout sera fini, Erwan songe y aménager une vraie salle de lecture pour accueillir les CM1 et les CM2 de madame Saint-Anne. Pendant une heure, il anime le club lecture. Les élèves chahutent, hurlent, malgré les rappels incessants de la professeure d'école. Erwan demande aux élèves indisciplinés de chuchoter. Il leur demande plusieurs fois mais les plus turbulents ne peuvent s'empêcher de parler fort avec des voix aussi aiguës que la clochette. Quand les enfants repartent, Erwan range méticuleusement tous les livres dans les bacs. La bibliothèque retrouve son calme, son silence apaisant.

Au deuxième étage, il imagine une pièce plus cosy pour les lectrices. Erwan dit lectrice car il n'y a quasiment que des femmes qui prennent le temps de s'arrêter dans la petite rue des Chartrons. Les hommes passent en coup de vent. Ils savent ce qu'ils viennent chercher et repartent aussi sec. Monsieur Louis est le seul adhérent qui s'arrête. Tous les lundis, il vient lire le journal l'Équipe. Il tourne les pages lentement avec son index imbibé de salive, ce que Erwan trouve dégoûtant. Mais monsieur Louis est un homme charmant tout autant que Sarah.

Elle aussi est une habituée du lundi. Erwan l'apprécie beaucoup pour sa discrétion et sa finesse d'esprit. Même la clochette semble se faire discrète quand Sarah se faufile dans la bibliothèque. Il y a des présences habitées qui ne font pas de bruit. Des présences rassurantes.

Sarah va bientôt mettre un point final à sa thèse. Contrairement à Erwan, elle ira jusqu'au bout. Elle touche au but, après six ans de sacrifice. La biologie moléculaire, c'est du jargon pour Erwan même si tout concourt à alimenter la

pensée philosophique. Le lundi, Sarah cherche le repos et surtout le silence. À cause de ses études et de ses maigres revenus, elle habite encore chez sa mère, nounou à plein temps. Au milieu des enfants, il est quasiment impossible de se concentrer. Erwan en sait quelque chose. Lorsque Sarah vient, Erwan se déplace sur la pointe des pieds pour réassortir ses étagères. Il veille à ce que personne ne fasse du bruit, y compris monsieur Louis qui déplie ses grandes pages de journal.

Sarah vient toujours munie de son ordinateur. Parfois, elle passe une main dans ses cheveux, ce qui lui donne un charme fou. En milieu d'après-midi, Erwan lui offre un café. Elle accepte toujours avec le sourire. Après tout, la bibliothèque est aussi un lieu de vie.

Le Majestic se trouve à un quart d'heure du bourg, dans un endroit reculé comme les aiment les propriétaires des maisons de maître. On pourrait dire château depuis que le domaine a obtenu sa quatrième étoile mais les propriétaires ne veulent pas. Ils cultivent une fausse modestie qui leur va bien, une duplicité tout en courbures. L'allée qui mène les touristes à destination n'en finit pas. Elle est bordée d'une quarantaine de saules pleureurs séculaires et de quatre séquoias majestueux qui encadrent la bâtisse. Un petit jardin à la française accueille les arrivants sur le flanc gauche. Petit mais parfaitement entretenu.

Devant la maison, trônent une Porsche Cayenne noire et une Jaguar XK 140 OTS, coupé bleu outre-mer. Les voitures appartiennent au patron. Il y tient comme à la prunelle de ses yeux même s'il ne les fait tourner que très rarement. En général, il roule en Porsche. Le coupé, c'est pour le prestige, un blanc-seing pour bien signifier que les touristes sont à la bonne adresse.

Derrière la maison, quelques places sont dévolues aux voitures des employés. Elles sont souvent d'occasion, un peu usées, comme les travailleurs occasionnels que l'on appelle pour les extras, au dernier moment. Une dizaine de permanents travaille dur et souvent tard. Ils ne refusent jamais de faire des heures supplémentaires.

À la tête de cette escouade, une femme énergique, tout en jambes, coiffée d'un chignon parfaitement concentrique. Elle se prénomme Fatou mais tout le monde l'appelle Madame. Seuls, les propriétaires l'appellent par son prénom.

Jamais par son nom.

Une petite montre en or couvre son poignet. Elle masque un trait fin, la naissance d'un hémisphère. C'est un cadeau de son père, un bijou de valeur qu'il lui a offert, avant qu'elle ne quitte le continent africain et fasse le grand saut.

Quand Fatou accueille les clients, les patrons sont tranquilles. Ils vaquent à leurs occupations et savent que leurs convives sont entre de bonnes mains. Fatou mène à la baguette ses employés. Elle a une autorité naturelle et l'habitude de mener des troupes, depuis ce temps où elle était pressentie comme la future capitaine de l'équipe de France de football.

Mais il y a eu ce match, ces dribbles insolents et la vindicte du crampon de son adversaire. L'effroyable verdict. Rupture du talon d'Achille. Un an d'arrêt. Des mois de rééducation, une reprise, une nouvelle blessure et son rêve de gloire, aboli. Les pleurs et les prières de son père. Et la fin de sa carrière.

En général, Fatou ne travaille pas le week-end. Les patrons lui donnent son samedi. C'est une formule encore en vigueur. Dans ce milieu, on donne du bout des lèvres. Fatou ne se plaint pas. Jamais elle n'aurait cru gravir aussi vite les échelons et devenir gouvernante. Un poste bien payé, exigeant certes, mais une aubaine dans une petite ville où les emplois se font rares.

Le samedi, elle retrouve son meilleur ami, Erwan. Lui non plus ne travaille pas le week-end. Il profite de son temps libre pour donner vie à ses personnages, en toute discrétion.

Le café ne désemplit pas. Le jour de marché, la bière coule à flot. L'excitation se lit sur le visage des parieurs qui hurlent quand les chevaux s'élancent. Les plus jeunes misent sur des matchs de foot. Il y a de la fièvre dans leur regard. Une côte à deux cinquante, une autre à trois. Ils parient sur des matchs nuls, échafaudent des plans, y croient dur comme fer, gagnent peu, perdent beaucoup.

Erwan touille son café. Un sucre et demi. Depuis le temps, Fatou le sait. Le demi, c'est pour ceux qui savent, les fidèles. Erwan n'aime pas le bruit, l'agitation et l'effervescence. Il préfèrerait inviter ses amis chez lui mais son salon est trop exigü pour les accueillir. Fatou ne reçoit pas non plus, pour les mêmes raisons.

Erwan et Fatou se retrouvent au café depuis des années. Ils ont fait de ce lieu de vie, leur QG, tout comme Ben, un grand gaillard, à la peau tannée, qui les avale du regard avec ses yeux bleu Alaska. Comme d'habitude, il arrive en retard. Il a toujours un bon prétexte. Il écrase sa clope avant d'entrer dans le troquet. Il sent encore le tabac et un peu la sueur car il a sûrement couru. Fatou n'aime pas l'odeur de la transpiration. Elle n'aime pas non plus les gens en retard mais c'est son ami. Elle lui pardonne ses écarts.

— Tu veux un café ? demande Ben, en fouillant ses poches.

— Non, merci, dit Erwan, en poussant la voix pour couvrir le brouhaha des clients.

— Où est-ce que j'ai mis mon portefeuille ? se désespère le chasseur.

Fatou lève les yeux au ciel, s'agace.

— Pourquoi tu ne le mets pas dans ta poche intérieure ? lance-t-elle, d'un ton sec.

Ben ne répond pas. Il continue à fouiller les grandes poches de sa veste de chasse.

— Tiens, regarde, il est là. La poche intérieure est trop petite, ce n'est pas pratique.

— Un jour, tu le perdras, insiste Fatou, sur la défensive.

— Ça ne risque rien, plaisante Ben. Vous prenez quoi ? ajoute-t-il.

Erwan désigne sa tasse vide. Fatou fait mine de ne pas avoir entendu. Un